

Le paralytique de Capharnaüm

1Quelques jours après, il revint à Capharnaüm. On apprit qu'il était à la maison, 2et il se rassembla un si grand nombre de gens qu'il n'y avait plus de place, même devant la porte. Il leur disait la Parole. 3On vient lui amener un paralytique porté par quatre hommes. 4Comme ils ne pouvaient pas l'amener jusqu'à lui, à cause de la foule, ils découvrirent le toit en terrasse au-dessus de l'endroit où il se tenait et y firent une ouverture, par laquelle ils descendent le grabat où le paralytique était couché. 5Voyant leur foi, Jésus dit au paralytique : Mon enfant, tes péchés sont pardonnés. 6Il y avait là quelques scribes, assis, qui tenaient ce raisonnement : 7Pourquoi parle-t-il ainsi ? Il blasphème. Qui peut pardonner les péchés, sinon un seul, Dieu ? 8Jésus connut aussitôt, par son esprit, les raisonnements qu'ils tenaient ; il leur dit : Pourquoi tenez-vous de tels raisonnements ? 9Qu'est-ce qui est le plus facile, de dire au paralytique : « Tes péchés sont pardonnés », ou de dire : « Lève-toi, prends ton grabat et marche ! » 10Eh bien, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a l'autorité pour pardonner les péchés sur la terre — il dit au paralytique : 11Je te le dis, lève-toi, prends ton grabat et retourne chez toi. 12L'homme se leva, prit aussitôt son grabat et sortit devant tout le monde, de sorte que, stupéfaits, tous glorifiaient Dieu en disant : Nous n'avons jamais rien vu de pareil.

Soeurs et frères en Christ,

Ce texte de la guérison du paralytique est tellement riche en matière de symbole et d'interprétation, qu'il m'a été difficile de choisir un angle d'approche.

En effet, à la première lecture, ce qui retient l'attention, c'est déjà cette **profonde sollicitude des 4 compères** qui voit dans ce paralytique une personne digne de la même dignité que les bien-portants, ce qui était encore moins évident à cette époque qu'à la nôtre.

Et puis, **leur foi complètement décalée par rapport au « standard »** ; une anti-foi, un anti-credo qui ose contester par les actes, les gestes cette pensée répandue et tenace que la maladie serait un châtement en lien avec des fautes commises. En le ramenant vers Jésus, ils signifient par ce geste de non foi dans ce que la religion de leur temps enseignait, que tous ou alors personne ne peut être exclu de la présence du Christ et qu'il n'y a pas automatiquement de lien entre maladie et péché ; en tous cas, que ce n'est pas aux hommes d'en juger. En bravant les interdits de la religion de leur temps, ils expriment par leur geste, qu'ils sont incapables de croire en un Dieu qui se satisfait de

l'ordre établi, des clivages entre les hommes, des catégorisations, stigmatisations et exclusions.

Ils ne disent pas un mot et nous ne savons même pas ce qu'ils pensent – contrairement aux scribes qui ont la loi religieuse pour eux et qui décident, au nom de Dieu de qui est pur et qui est impur, qui est croyant et qui ne l'est pas, qui appartient au peuple élu et qui ne mérite que d'être regardé comme un païen, au mieux, un croyant de seconde zone !

Mais par leur geste, ils signent leur foi en un Dieu Père qui a le souci de tous ses enfants, qu'ils fassent partie de la maison ou qu'il la rejoigne par des chemins de traverse. Ils disent leur foi en un Dieu de compassion qui ne se satisfait pas du malheur des hommes mais qui les restaure dans leur dignité (debout) et leur donne l'énergie de prendre leur vie en main (le grabat) pour aller vers leur avenir

Et par leur manière d'être, de se comporter, ils nous disent quelque chose d'essentiel au sujet de la foi :

La foi n'est pas d'abord affirmation de grands principes, récitation de credo, adhésion à des dogmes ou à une chapelle. Tout cela est relativement secondaire. Ce qui compte vraiment c'est de s'approcher du Christ Jésus et de lui faire confiance. Autrement dit, **la foi se vit en actes, c'est alors qu'elle est vivante**. La foi, si elle est réelle, elle doit se voir plus que de se dire – l'avez-vous remarqué, ce récit est un récit sans parole. Seul Jésus parle ! –

La foi ne se paie pas de mots mais elle agit avec compassion et prend des risque (les risques de l'incompréhension voire du scandale lorsqu'elle transgresse les règles, les habitudes, les traditions pour faire place à la vie, à la rencontre, à l'amour)

La foi qui se voit est une foi qui coûte et qui s'en laisse compter en énergie, en temps voire en argent (c.f. un autre récit : le bon samaritain). Elle met en mouvement, en marche, elle n'exclut personne, elle ne cloisonne pas (entre ceux qui font partie de la maison et les autres). Elle ne fait pas de différences entre les humains puisqu'elle reconnaît en chacun un « enfant » qui a besoin d'être guéri par le Christ.

La foi qui se voit est une foi ouverte et attentive aux détresses et aux besoins de l'autre ; et pour lui venir en aide, elle ose braver les interdits et les règles établis.

La foi qui se voit, n'a pas peur des regards désapprobateurs et des réflexions peu amènes de ceux qui croient avoir le droit et la vérité pour eux.

Elle est audacieuse, solidaire, s'engage et s'en laisse coûter. Elle n'a qu'une obsession : remettre debout, remettre en route celui qui est arrêté au bord du

chemin ; offrir une parole qui redonne la force de se relever de ce qui paralyse la vie et d'aller vers son avenir sans renier son passé.

La foi n'est pas une affaire privée qui ne regarde personne. Elle n'est foi que si elle rassemble les hommes autour du Christ. Foin donc, des séparations que les hommes introduisent entre eux, en interdisant l'accès des uns au Christ, parce que d'autres ne les en jugent pas dignes

Cette foi simple et profonde, active et entreprenante de ces 4 hommes nous questionne et nous oblige à réfléchir à notre manière de vivre la foi :

Sommes-nous de ceux qui bouchent l'accès au Christ ou de ceux qui ouvrent des toits pour conduire les « paralysés » de notre temps au Christ ?

Comment exprimons-nous notre foi ? Quelle place donnons-nous à celui qui vit et croit différemment de nous ?

Jésus voit cette foi en marche, cette foi capable de solidarité active, capable de porter l'autre, capable d'ouvrir les toits, capable d'audace pour sauver l'homme. Et c'est sur cette foi qu'il va s'appuyer pour réaliser le miracle de la guérison.

Mais ce qui frappe, c'est cette parole que Jésus dit et qui semble complètement en décalage avec l'attente du paralytique : « Mon enfant, tes péchés sont pardonnés ! »

Le malade voulait quelque chose de concret, une guérison physique et voilà que Jésus lui parle de pardon. Que vient faire ici la rémission des péchés ? Y aurait-il un lien entre péché et handicap ?

Non, Jésus a clairement pris position contre cette culpabilisation du malade ou de la personne handicapée. Nous n'avons donc pas à réintroduire dans nos schémas de pensée, ce que le Christ a fermement rejeté.

Mais alors pourquoi n'accède-t-il pas tout de suite à l'attente de guérison du malade ?

Jésus veut offrir bien plus que la satisfaction de désirs immédiats aussi légitimes qu'ils puissent être. Il prend au sérieux le désir de guérison du corps mais aux biens-portants qui se trouvent là, Jésus veut faire comprendre que ce n'est pas seulement la maladie qui paralyse et met l'homme à terre, mais aussi tout ce qui le fait perdre la conscience de son identité d'enfant bien-aimé de Dieu.

C'est pourquoi, en disant à cet homme « mon enfant », il ne cherche pas à l'infantiliser mais à lui redire tout d'abord son identité d'enfant de Dieu ; lui redire toute sa dignité même s'il a l'impression d'être moins que tous ces bien-

portants qui ne l'ont pas porté mais qui – à l'instar des scribes - portent leur regard critique sur lui.

D'où que tu viennes, quel que soit ton passé, tu dois savoir que tu es aimé ; que tu es enfant d'un Père qui veut pour toi la vie.

Ensuite, si Jésus lui parle de pardon, c'est parce qu'il sait bien que ce sont souvent les blessures intérieures qui maintiennent l'homme paralysé. D'ailleurs, « pécher », cela signifie vivre à côté de soi-même, manquer ce que l'on est. Le « paralytique » manque sa propre humanité parce qu'il croit devoir être parfait, ne montrer aucune faiblesse ; refusant d'être faible, il n'ose pas se lever, et sa faiblesse le cloue sur son « grabat ». Qui se lève sait qu'il peut tomber ; qui évite tout risque de chute restera toujours enfermé dans la tombe de sa peur.

Jésus l'assure que ses péchés lui sont remis, que Dieu l'accepte sans condition, et lui permet ainsi de prendre un nouveau départ : « Défais-toi de tes sentiments de culpabilité ! Ils te déchirent et t'empêchent de vivre. Aie le courage d'être toi-même, avec tes faiblesses et tes fautes, et de te mettre debout. Cesse de refuser la vie, ose vivre ! »

Le pardon offert par Jésus rend au paralytique toute sa dignité humaine, le libère des exigences de perfection et de l'orgueil qui y est mêlé, le rend capable de « se lever et de se tenir debout ». Le pardon est une libération. Le pardon nous rend libre pour créer, même avec nos fragilités, et pour porter celles des autres. C'est cette libération qui est en définitive la plus importante. Mais est-ce ma vraie pensée ? Et la vôtre ? Nos vraies pensées, je crois, les voici : « Tant qu'on a la santé ! Quand le physique va, tout va ! »

Eh bien Jésus nous demande de réagir autrement, d'élargir l'ouverture de notre toit pour voir au-delà du physique ou des choses matérielles ; en parlant avant tout de pardon, il nous invite à accorder beaucoup plus d'importance à notre santé spirituelle, à l'unité de notre être, à la cohérence de notre vie.

Alors, ça, ça ne plait pas du tout aux scribes, ces spécialistes de la foi... ou plutôt de la loi, ces moralistes qui ont besoin de penser en catégories et qui ont souvent réduit la foi à une morale, une espèce de marché avec Dieu dans lequel la notion de rétribution est importante. La morale n'a jamais fait bon ménage avec la grâce ; pour elle, même le pardon doit se mériter !

Et ça râle, ça s'offusque !

A qui en veulent-ils le plus ? A Jésus qui délivre ou au malade et ses amis qui osent bousculer l'ordre établi ?

Toujours est-il qu'ils sont dérangés, déstabilisés et qu'ils ont du mal à reconnaître dans ce qui se déroule devant eux, la présence libératrice de Dieu

On a du mal à admettre que quelque chose puisse changer dans la vie d'une personne, qu'elle puisse changer. C'est si confortable de la caser dans un état, un rôle, une étiquette. Et puis ça devient dangereux quand l'autre change ! Ne risque-t-il pas finalement d'être mieux que moi qui me cache derrière une morale ?

N'en est-il pas de même pour nous ? Un changement chez autrui nous déstabilise et nous remet en question au sujet de nos propres grabats ou casseroles. Et ça fait inévitablement grincer des dents !

« Pourquoi ruminez-vous ainsi ? Qu'est-ce qui est plus facile ? Dire à ce paralytique : « Tes fautes sont effacées » ou lui dire : « Dresse-toi, prends ton grabat et marche ? » (2,8-9)

Contre les comptables de la faute, les scribes d'hier et d'aujourd'hui, contre ceux qui se complaisent à enfermer l'homme dans ses actions passées, à le ligoter sur la grabat de ses fautes, à le paralyser dans sa liberté d'action, Jésus annonce : « Lève-toi, qui que tu sois, quoi que tu aies fait, relève-toi d'entre les morts, car je suis venu donner la vie ! »

Quand l'être intérieur est guéri, le corps peut guérir aussi ; le paralytique se lève et s'en va, la rémission a été efficace. Il n'est plus prisonnier de sa peur, de ses échecs, de ses fautes. Il accepte désormais de vivre.

Il n'est pas certain qu'après une longue paralysie il soit très assuré sur ses jambes, mais la confiance l'a emporté sur la peur, et c'est la parole de Jésus, prononcée avec autorité, qui lui a donné le courage de se lever, de par la force qu'il avait en lui-même. En outre, il n'est plus bloqué par ce que les autres pensaient de lui ; il tient debout tout seul, il s'assume et il marche. Il prend sa vie en main

Il ne renie pas son passé, mais il se le met sous le bras, et il peut ainsi repartir, vers une vie nouvelle, d'un bon pas. Il n'a rien abandonné, mais il fait en sorte que cela ne l'encombre pas !

Peut-être sommes-nous parfois un peu, les uns ou les autres, ensemble ou séparément, comme ce paralytique, avant le trou dans le toit !

Peut-être sommes nous courbés, couchés, écrasés par nos soucis, nos incertitudes, nos culpabilités, nos échecs, nos impuissances !!

Alors laissons-nous porter vers le Christ pour réentendre cette parole de pardon qui libère, qui fait ressusciter (éveiller), qui nous invite à nous réveiller, à nous relever, revêtus de notre dignité d'enfants de Dieu. Le grabat de nos fardeaux ne nous colle plus à la peau, nous pouvons le porter sans le renier,

reprendre pied dans la vie et peut-être devenir à notre tour, porteurs qui conduisent d'autres au Christ.

Voilà ce que Dieu peut faire pour chacun.

Voilà ce que nous pouvons faire les uns pour les autres : ouvrir une brèche dans le mur de nos impossibilités, dire la parole qui libère et qui encourage à vivre en enfant de Dieu !